

## INTRODUCTION

À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, M<sup>me</sup> de Genlis (1746-1830) et Isabelle de Charrière (1740-1805) prennent la plume pour apaiser leurs contemporains. Elles s'interrogent aussi sur leur rôle de femme et d'auteur, dans une époque traversée par des bouleversements d'ordre politique et social. Notre intérêt s'est concentré principalement sur un corpus de fictions écrites par ces deux femmes, qui couvre une dizaine d'années, entre 1793 et 1804.

Caroline Stéphanie de Genlis rencontra beaucoup de succès en son temps. « Gouverneur » et égérie des enfants du duc d'Orléans (Philippe-Egalité), dont le futur roi Louis-Philippe, elle publie plus d'une centaine d'ouvrages entre 1772 et 1830, année de sa mort et de l'accession de son ancien élève au trône de France. À la fois dramaturge, romancière, essayiste, moraliste, critique littéraire et mémorialiste, elle fait son entrée en littérature avec son *Théâtre des jeunes personnes* (1779-1785), qui fait l'admiration de la haute société et des Philosophes. Elle établit sa réputation par ses écrits pédagogiques, le plus connu d'entre eux étant *Adèle et Théodore* (1782), qui retrace les méthodes éducatives qu'elle utilisa avec ses enfants et ceux du duc d'Orléans. Ce roman sera traduit en plusieurs langues tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. M<sup>me</sup> de Genlis publia des discours éducatifs en relation avec sa fonction de « gouverneur », en 1791. Elle connut ensuite l'émigration et ses difficultés, y fut très critiquée à cause de ses liens avec la famille d'Orléans. En exil, elle survécut par sa plume, et publia entre autres, *Les Petits Émigrés* (1796), un roman épistolaire mettant en scène des enfants et des adultes, plongés dans les difficultés de l'émigration. Ces personnages constituent des modèles à suivre pour tous les lecteurs émigrés. M<sup>me</sup> de Genlis publia par la suite un roman, *Les Mères rivales* (1801), et la nouvelle *La Femme auteur* (1804), qui problématisent les difficultés, pour une femme, d'être à la fois auteur, mère et éducatrice. À son retour

en France, elle est subventionnée par Napoléon et poursuit sa carrière d'écrivain, admirée de tous, tout en vivant dans une étonnante pauvreté.

Isabelle de Charrière partage avec sa consœur le même goût pour la pédagogie, sans s'être spécialisée dans ce même domaine. Née en 1740 dans une famille de la haute et puissante noblesse hollandaise, c'est une jeune fille à l'intelligence remarquable. À vingt-deux ans, elle publie son premier ouvrage, un conte intitulé *Le Noble* (1762), dans lequel elle caricature les préjugés liés à la naissance. L'ouvrage est retiré du commerce par ses parents. Déjà, ce goût de la moquerie et de la provocation dicte les écrits de la jeune femme, un goût qui marquera son ami et élève Benjamin Constant. Elle s'installe en Suisse à son mariage, la trentaine passée, avec un époux qui la soutient dans son activité littéraire, mais ne lui offre pas la passion dont elle rêvait jeune fille. Elle publie quelques romans à la fine analyse psychologique dès les années 1780. Mais ce n'est qu'à la Révolution qu'elle se découvre une vocation d'écrivain ; elle publie alors des discours politiques, des contes, des romans et des pièces de théâtre (lesquelles sont destinées à être représentées en petits comités, pour des connaissances émigrées). Elle publie un roman épistolaire, *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés* (1793), au cœur de l'actualité de la politique de la Convention (levée en masse de trois cent mille hommes, guerres civiles, durcissement des lois contre les émigrés). Ses personnages s'ancrent moins dans l'exemplarité que ceux de M<sup>me</sup> de Genlis, mais ils tentent de trouver un terrain d'entente par la voie de la discussion. Elle écrit également un roman postrévolutionnaire, *Sir Walter Finch et son fils William* (écrit en 1799, publié de façon posthume en 1806) dans lequel un des personnages est femme et auteur. Il est intéressant de constater que M<sup>me</sup> de Charrière et Genlis proposent des personnages de femmes auteurs dans leurs romans.

La vision historique et politique de M<sup>mes</sup> de Charrière et Genlis se retrouve dans leur fiction. M<sup>me</sup> de Charrière fait dire à l'un de ses personnages, Laurent (*Lettres trouvées*) : « si la fable est ce qu'elle veut, l'histoire est ce qu'elle peut<sup>1</sup> ». En tant que femmes qui réfléchissent et écrivent sur les événements politiques de leur temps, elles entretiennent un rapport étroit avec la scène publique. Leurs contemporains lisent et commentent ce qu'elles écrivent, leur commandant parfois des ouvrages. Ainsi, contrairement à la figure d'Olympe de Gouges, exceptionnelle mais isolée, elles sont écoutées. Leur prise de plume bénéficie d'un bon accueil, étant donnée leur notoriété au début de la Révolution française.

1. CHARRIÈRE, *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, lettre XIX, in *Isabelle de Charrière, une aristocrate révolutionnaire, écrits 1788-1794*, édition d'I. Vissière, Paris, Éd. des Femmes, 1989 [1793], p. 427.

Or, la décennie de 1790 n'est pas sans risque pour la parole féminine. En 1793, la constitution de la première République proclame un suffrage universel, uniquement réservé aux hommes. Le 30 octobre 1793, la Convention interdit les clubs féminins. L'année 1804 couronnera cette évolution, avec le Code Napoléon, qui considère les femmes comme des mineures, et valide leur incapacité juridique : celles-ci ne peuvent accéder ni aux lycées ni aux universités, ne bénéficient d'aucun droit politique, ne peuvent travailler sans l'autorisation de leurs maris, et se voient sévèrement punies en cas d'adultère. F. Thébaud remarque la contradiction interne à cette sévérité : « La Révolution est l'acte qui fonde l'exclusion des femmes de la vie de la cité [...] ; mais, en affirmant l'égalité des droits individuels, elle porte en elle-même la contradiction de ce principe d'exclusion qui nourrit la revendication féministe des décennies durant<sup>2</sup>. »

Les parcours de ces deux femmes, profondément divergents, manifestent un même intérêt autour des questions de société, comme l'émigration et l'éducation, ainsi qu'une étonnante convergence autour de leur propre mission d'auteur, puisqu'elles se représentent à plusieurs reprises dans leurs fictions. Une telle interrogation semblerait banale si elle était le fait d'écrivains plus célèbres. Mais ces femmes sont les seules de leur temps, avec Olympe de Gouges, à s'être mises en scène dans leurs fictions, liant leur représentation à une situation qui les dépassait (que ce soit dans leurs fictions d'émigration, ou dans leurs fictions postrévolutionnaires). Afin de mieux appréhender ces personnages d'écrivains, et la charge polémique qu'elles contiennent, nous nous intéresserons d'abord aux contenus respectifs de leurs fictions d'émigration. Ces derniers révèlent le rôle qu'elles entendent jouer, en tant qu'écrivains.

Elles procèdent, dans ces fictions, à une critique de la noblesse émigrée volage et nostalgique. En contrepartie, elles tracent l'éloge des conduites modérées, privilégiant les conduites altruistes aux démonstrations politiques. À travers la critique de l'inadaptation nobiliaire au monde, elles renvoient leurs lecteurs à Rousseau et à l'*Émile* (1762), traité d'éducation dont l'influence est encore importante aujourd'hui<sup>3</sup>. À l'époque, *Émile* est une référence généralement partagée en matière de pédagogie et de réflexion politique<sup>4</sup>. Elles s'inscrivent dans la production littéraire de leur temps, le roman d'émigration étant largement pratiqué alors. Fait singulier, ces femmes n'utilisent pas la fiction à des fins partisans : M. Cook

2. F. THÉBAUD, *Écrire l'histoire des femmes*, Paris Lyon, ENS Éditions, 1998, p. 31-32.

3. Le livre collectif récemment dirigé par C. HABIB, *Éduquer selon la nature. Seize études sur Rousseau*, Paris, Desjonquères, 2012, se propose d'interroger l'actualité de l'*Émile* et sa place nécessaire à notre époque, « dans nos vies ».

4. Cf. R. THIERY (dir.), *Rousseau, l'Émile et la Révolution*, Paris, Universitas, 1992.

a démontré que le roman de l'époque révolutionnaire tendait, soit à convertir le lecteur à un parti politique, soit à le conforter dans son opinion en désignant l'ennemi<sup>5</sup>. Au contraire, à l'instar de Rousseau, c'est aux « pécheurs » que nos femmes de lettres s'adressent, aux émigrés.

L'arasement des hommes et des femmes aux mêmes conditions de vie permet de mesurer l'ampleur du travail sur soi demandé. Si une rédemption est possible dans le nouveau monde, impliquant l'autonomie, pourquoi cela ne le serait-il pas pour les femmes? Ces fictions sont, à ce titre, de véritables laboratoires des comportements. Les jeunes émigrées y sont souvent comparées au personnage de Sophie, la fiancée d'Émile dans l'ouvrage éponyme de Rousseau. Chez M<sup>me</sup> de Charrière, la critique de l'attitude masculine est formulée par un mentor féminin. Est-ce à dire que les figures de mentor auprès des émigrés correspondent à leurs créatrices? Ces personnages de mentors manifestent-ils une prise de position vis-à-vis de Rousseau? Comment cette même prise de position trouverait-elle à s'incarner au sein d'un discours fictif? Toute (ré)éducation demande un guide, un mentor. Pas de Télémaque sans Mentor/Minerve; pas d'Émile sans Mentor/Jean-Jacques. Au seuil d'un monde nouveau, les émigrés ne peuvent rester sans guide. M<sup>me</sup> de Genlis et Charrière, bien au fait de l'œuvre du Genevois<sup>6</sup>, savaient que toute figure de Mentor pouvait être interprétée comme leur transposition fictionnelle. Se pose ainsi la question de savoir à quel type de relations vécues, à quels éléments autobiographiques elles choisissent de renvoyer le lecteur.

Cette similarité que les créatrices entretiennent avec leurs personnages est à interroger, amenant d'autres questions: quelles missions respectives assignent-elles à leurs publications? Portant plus loin notre regard, nous constatons qu'elles se mettent brièvement en scène, sous la forme d'une « intrusion d'auteur », que ce soit sous leur nom véritable (M<sup>me</sup> de Genlis) ou de manière suggérée

5. Le chef-d'œuvre du roman d'émigration, *L'Émigré*, de SÉNAC DE MEILHAN, se veut le défenseur de la cause royaliste. M. COOK, « Politics in the fiction of the French Revolution, 1789-1794 », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1982, n° 201, p. 237-311.

6. Charrière a d'abord rêvé sa vie en lisant *La Nouvelle Héloïse* et, bien plus tard, collaboré à l'édition (Fauche-Borel) des *Confessions*, avec Du Peyrou. Genlis fut l'amie, un temps, de Rousseau, auquel elle consacre quelques pages dans ses *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, Libraire, 1825, t. VII, p. 1-18. La pédagogue qu'est Genlis rééditera *l'Émile* en 1820, expurgé de tout ce qu'elle jugeait inadmissible: *Émile ou de l'Éducation par Jean-Jacques Rousseau, Nouvelle édition à l'usage de la jeunesse, avec des retranchements, des notes et une préface*, Paris, chez l'Éditeur des œuvres de M<sup>me</sup> la comtesse de Genlis, 1820, 3 vol.

(M<sup>me</sup> de Charrière). Elles construisent leurs discours en renvoyant explicitement ou implicitement à Jean-Jacques.

La figure de Rousseau est alors légendaire, auréolée d'une lumière éclatante. Dans le cours de la Révolution, le fait d'évoquer Rousseau suffit à rallier à soi tous les cœurs sensibles. Considéré par les contemporains comme le père de la Révolution française, Rousseau sert d'argument d'autorité lors de certains débats politiques<sup>7</sup>. L'attitude de M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière à l'égard de Rousseau repose sur un double mouvement, qu'I. Brouard-Arends a défini comme un équilibre fragile, fait d'allégeance et de contestation<sup>8</sup>. L'allégeance consiste dans l'appropriation de l'autorité tutélaire de Rousseau. Elles recourent à lui dans une volonté d'influencer, ici, un lectorat ciblé.

Pour mieux comprendre leur attitude à l'égard de Rousseau, il convient d'ouvrir une parenthèse sur le rapport de cet homme avec les femmes. Si la séduction que Rousseau exerce sur les hommes de son temps est immense, son influence sur les femmes fut plus grande encore. Rousseau, avec *La Nouvelle Héloïse* (1762), visait un public féminin. La faute de l'héroïne, Julie, avec Saint-Preux, son précepteur, ouvre le roman. Par son mariage, Julie se transfigure en sainte laïque. Pour Rousseau, la corruption venait d'une monarchie corrompue, d'une civilisation efféminée, de Paris, où les femmes osaient sans honte regarder les hommes dans les yeux. Le remède à cette corruption consistait dans un contrepoison idéal : le roman. En provoquant l'engouement auprès des hommes et des femmes de tous horizons, le roman gagnait, avec *La Nouvelle Héloïse*, ses lettres de noblesse. Rousseau ouvrait ainsi la voie à une plus large venue de l'écriture féminine. Beaucoup de femmes de lettres célèbres, sans être de la même génération que Rousseau, ont vu naître leur vocation littéraire à la lecture de ses œuvres : Madame de Staël, Manon Roland, George Sand. Par son regard sur l'enfant et le bonheur conjugal, sa conception de l'amour comme vertu et non plus comme passion destructrice, Rousseau séduit les femmes. « Messie » temporel, il leur dit : « Quittez le monde vain, redevenez des femmes, allaitez, plaisez à vos époux. Soyez les reines de votre ménage. » Le même discours sera repris sous la Révolution, les nuances flatteuses en moins. Les femmes, surprises de l'importance qu'on leur accordait, loin des alternatives du libertinage et de la dévotion, restaient séduites

7. T. L'AMINOT, « L'écriture posthume de J.-J. Rousseau », in J.-C. BONNET (dir.), *La Carmagnole des Muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 319-326 et 331-332.

8. I. BROUARD-ARENDS, « De l'auteur à l'auteure, comment être femme de lettres au siècle des Lumières? », N. RACINE & M. TREBITSCH (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles*, Paris, Éditions Complexe, 2004, p. 73-84.

par Rousseau. Cette révolution romanesque a permis aux femmes qui écrivaient de bénéficier d'une réception plus large, à la fois qualitative et quantitative. Réception qualitative d'une part : en évoquant l'histoire vraisemblable de la vie quotidienne, le roman manifeste un intérêt plus marqué pour la morale. Réception quantitative d'autre part : le roman capte un plus grand lectorat. Dans le siècle précédent, les ouvrages de femmes étaient le fait d'un cercle, restreint, de lettrées professionnelles, de nobles ou de bourgeoises. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les femmes de lettres se sont illustrées dans tous les domaines de la création. Elles s'inscrivent pourtant dans le champ littéraire sans rencontrer la même appréciation que leurs homologues masculins. On peut parler d'une certaine émergence de la « femme de lettres », avec toutes les nuances que demande ce terme. En effet, les femmes qui écrivent ont toujours existé, indépendamment de Rousseau. Parlons de plus grande visibilité. Émergence toutefois, car les salonniers, dont on loue souvent la prépondérance, n'étaient pas des intellectuelles. M<sup>mes</sup> de Lambert, Geoffrin, de Tencin étaient certes considérées socialement, parce qu'elles recevaient des hommes de lettres et des magistrats, mais elles ne se sont jamais présentées comme des lettrées<sup>9</sup>. Ainsi, dès la seconde moitié du siècle, les femmes écrivent davantage qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais une femme ne pouvait se prétendre femme de lettres sans déroger à la bienséance. Pour se faire accepter par la critique, la femme devait revendiquer sa fonction d'auteur mineur et sa mission d'écrivain pédagogue<sup>10</sup>. C'est ce que fit M<sup>me</sup> de Genlis dans ses premiers pas en littérature, avant de rencontrer la désapprobation dès qu'elle se mit à donner son opinion sur les Philosophes, et à envisager une autre carrière que celle d'auteur pour enfants<sup>11</sup>. Ce qui se passe pour les femmes va à l'encontre du mouvement d'autonomisation de l'homme de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle, que P. Bénichou a désigné comme le « sacre de l'écrivain », assimilant le Philosophe à un prêtre laïc<sup>12</sup>. Le ridicule attaché à la fonction sociale de la femme de lettres remonte aux pièces de Molière, qui fustigeaient les cercles d'intellectuels, souvent présidés par des femmes, auteurs elles-mêmes.

9. A. LILTI, « La femme du monde est-elle une intellectuelle? Les salons parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuelles*, op. cit., p. 85-100.

10. En 1789, les femmes restent en minorité par rapport aux hommes de lettres : elles constituent 3 % des écrivains en France. R. DARNTON, *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1993, p. 145.

11. M.-E. PLAGNOL-DIÉVAL, « Aimer ou haïr M<sup>me</sup> de Genlis », R. MORTIER et H. HASQUIN (dir.), *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, Portraits de femmes*, Paris, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2000, p. 89.

12. P. BÉNICHOU, *Le Sacre de l'Écrivain (1750-1830). Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïc dans la France moderne*, Paris, Corti, 1985.

Molière mettait en garde contre le danger d'une certaine galanterie. Selon lui, « le monde à l'envers » de la galanterie est souhaitable s'il civilise les hommes, mais ne doit pas contribuer à inverser les rôles, ni à renforcer le pouvoir octroyé aux femmes en société. Près d'un demi-siècle plus tard, Rousseau enregistre ce pouvoir féminin qui n'a fait que croître : il est en effet nécessaire, pour un homme, de se soumettre au bon vouloir des femmes pour se faire un nom en littérature<sup>13</sup>. Certes, des hommes de lettres recourent aux réseaux de leurs amies pour entrer à l'Académie française, comme Montesquieu avec M<sup>me</sup> de Lambert. La colère de Rousseau n'est pas dirigée contre les femmes, qui ne sont qu'un prétexte pour critiquer le régime politique de son temps. Rousseau le Genevois oppose au système français son idéal spartiate. Montesquieu opposait déjà la monarchie française « féminine » à la république « masculine », sur le modèle anglais. Rousseau exècre aussi, par conséquent, les femmes auteurs, puisqu'elles dérogent à son idéal de réserve et de modestie, incarné par la Sophie de l'*Émile*.

Ainsi l'effet de la doctrine de Rousseau fut paradoxal. Il éveilla des vocations d'éducatrices et de femmes auteurs témoignant de leur éducation avec les enfants, et il les condamna de son vivant. La femme qui, selon lui, « établit un tribunal de littérature<sup>14</sup> » dans sa maison, n'est pas susceptible de faire le bonheur de son époux. Ces principes trouvent un puissant écho lors des débats révolutionnaires sur les femmes<sup>15</sup>.

Les références aux personnages de Julie et Sophie de Rousseau sont omniprésentes, en filigrane, dans les œuvres de M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière ; bien souvent, ces héroïnes sont critiquées en tant que modèles. Pour en mesurer l'ampleur il nous faut étendre notre questionnement à la littérature postrévolutionnaire de ces mêmes auteurs. Comment la critique à l'égard de l'œuvre de Rousseau, et de personnages imprégnés de sa « doctrine », peut-elle se révéler constructive ? Cette critique participe-t-elle à la construction d'un statut d'auteur féminin en cette ère d'individualisme naissant ? Dans leurs romans postrévolutionnaires, les *Finch* et

13. Pour la question des rapports entretenus par Rousseau avec la galanterie, je renvoie à l'essai de C. HABIB, *Galanterie française*, Paris, Gallimard, 2006.

14. ROUSSEAU, *Émile ou de l'Éducation*, *Œuvres complètes*, sous la direction de J. GAGNEBIN et M. RAYMOND, t. 4, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969 [1762], p. 237-868.

15. Chaumette, député conventionnel, écrit : « Autant nous vénérons la mère de famille qui met son bonheur et sa gloire à élever [...] ses enfants, filer les habits de son mari, et alléger ses fatigues par l'accomplissement de ses devoirs domestiques, autant nous devons mépriser, conspuer la femme sans vergogne qui endosse la tunique virile », *Discours de Chaumette à la Commune de Paris*, in *Révolutions de Paris*, n° 216, 17 novembre 1793, t. XVIII, texte reproduit par E. BADINTER, *Condorcet, Prudhomme, Guyomard, Paroles d'hommes (1790-1793)*, Paris, POL, 1989, p. 181.

*Les Mères rivales*, M<sup>mes</sup> de Charrière et Genlis mettent en scène des personnages de femmes auteurs en prise avec des personnages imprégnés de rousseauisme. Un rousseauisme qui les voudrait ou plus modérées et moins bavardes, ou moins parfaites et plus passionnées... Ces récits attirent l'attention parce qu'ils évitent l'écueil de l'épanchement autobiographique. Les personnages partagent le fait de vouer une passion à l'éducation : est-ce là une réminiscence du mentorat exercé par leurs créatrices à l'égard des émigrés (et d'une mission d'auteur encouragée par la Révolution)? Ou simple défi à Rousseau qui réservait l'éducation des enfants, à partir d'un certain âge, aux seuls hommes?

Pendant la Révolution, le pouvoir de la femme se réduit au domaine privé, dans lequel elle est supposée régner. Autrement dit, si la femme incarne la poésie, elle n'a pas besoin d'être poète<sup>16</sup>. Plus la femme ressemble à un ange, moins elle s'apparente à l'homme, et la sévérité à son égard sera d'autant plus grande lorsqu'elle faillira à sa nature céleste. La condamnation que les femmes auteurs fictives encourent est désignée par leurs créatrices comme une conséquence du refus de ces femmes à vivre selon les préceptes de vertu, de modestie et/ou de passion féminines. Elles soulignent ainsi les contradictions que ces multiples exigences rousseauistes entraînent. M<sup>mes</sup> de Charrière et Genlis suggèrent que le fait d'écrire et de publier est une provocation, et leur prise de plume signale un désir de sortir de cet espace. Entre validité de cette assignation, et conflit dans le fait même d'écrire, ne tentent-elles pas de proposer une image positive et susceptible d'être reconnue, sinon imitée (particulièrement M<sup>me</sup> de Genlis)? Un enjeu d'une aussi grande importance ne consiste-t-il pas à déceler les enjeux des jugements formulés à l'encontre de ces femmes? Les romancières, M<sup>me</sup> de Charrière en premier lieu, donnent à discerner, de façon suggérée, les origines du jugement de valeur qui est posé sur elles. De manière générale, c'est leur extériorité à une vision ou à un « fantasme » masculin qui leur permet d'adopter une position critique intéressante. Cela étant dit, M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière ne se prêteraient-elles pas à une posture de victime concernant leur propre statut d'écrivain?

M<sup>me</sup> de Genlis insiste, à la différence de sa consœur, sur la dimension irréprochable de ses héroïnes, ce qui contraste avec la réputation de femme hypocrite qui la suivra toute sa vie. Si la perfection définit chacun des personnages d'écrivains de M<sup>me</sup> de Genlis, comment ne pas s'interroger? Par leur perfection même, ses héroïnes ne se distinguent-elles pas de leur créatrice? M<sup>me</sup> de Charrière,

16. C. Planté commente ainsi le cliché qui assimile, au XIX<sup>e</sup> siècle, la Femme à l'Art : « la femme est la poésie. C'est pour cela qu'elle ne peut en écrire ». C. PLANTE, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 190.

au contraire, semble faire bien peu de cas de l'image attachée à ses personnages d'auteurs, puisqu'elle les présente comme bizarres ou ridicules. C'est en ce sens que leurs œuvres méritent d'être étudiées : elles posent la question de la femme auteur, considérée différemment selon l'angle sous lequel on la regarde. La différence qui existe entre la représentation de ces femmes est à interroger : elle révèle les conceptions respectives de leurs créatrices. C. Planté, étudiant l'opprobre qui frappe l'espèce de la « femme auteur » au XIX<sup>e</sup> siècle, s'interroge sur la portée générale à retirer de leur parcours :

Qu'est-ce qui relie une M<sup>me</sup> de Genlis à une Renée Vivien ? [...] Il y a peu de rapport [...] Le changement d'ailleurs [...] ne va pas nécessairement dans le sens du progrès [...] Pourtant, avec le recul du temps, apparaît une continuité de regards portés sur les femmes écrivains, des discours tenus à leurs propos, des constructions fantasmatiques qu'elles inspirent, qui ne peut que frapper. Ce qui signifie aussi une continuité des contradictions qui en résultent pour elles, de leurs difficultés dans leurs rapports avec les hommes, avec la littérature, dans leurs représentations d'elles-mêmes, nées de cet écart entre ce qu'elles cherchent, veulent être, et ce que l'on dit d'elles<sup>17</sup>.

M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière ont tenté de désarmer la critique et de questionner les représentations, brûlantes d'actualité : elles exprimèrent que la vision rousseauiste de la femme, pavée de bonnes intentions, serait le point de départ d'un purgatoire idéaliste. En contrepartie, sont-elles parvenues à tracer un chemin à suivre ? Ont-elles influencé d'autres femmes ? Quelle est la place réservée à la femme dans la nouvelle société ? Dans quelle mesure un personnage fictif d'auteur féminin est-il susceptible de servir de caisse de résonance à des réflexions générales ? Alors que les « féministes » de l'Ancien Régime, les précieuses, appartiennent à une élite aristocratique, elle-même enchâssée dans un système hiérarchique, le féminisme au sens littéral est rendu possible dès que l'égalité de tous les hommes est déclarée, en remplacement d'une société d'ordres. En ce sens, Rousseau est le catalyseur d'un certain féminisme, je pense notamment à l'influence qu'il eut sur Mary Wollstonecraft<sup>18</sup>. Paradoxalement, les personnages de M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière réfèrent davantage à la culture précieuse pour leur défense, qu'au féminisme d'une Olympe de Gouges. Sans doute est-ce parce qu'elles elles ont connu cette ère de

17. *Ibid.*, p. 47.

18. Si M. WOLLSTONECRAFT se montre hostile au Genevois dans *Défense des droits de la femme*, en revanche, elle salue Rousseau dans : *Défense des droits des hommes* (1790) et *Vision historique et morale de l'origine et des progrès de la Révolution en France et des effets qu'elle a produits en Europe* (1794), textes reproduits dans *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke*. M.-O. BERNEZ (éd.), Paris Éditions du CTHS, 2003.

galanterie, qui s'est évanouie avec la Révolution : or la préciosité contient en son sein un lien viscéral avec le « féminisme » de l'Ancien Régime. Ce n'est pas là nostalgie, mais plutôt questionnement autour de ce que l'on décide de mettre à la place de la galanterie dévoyée qu'est la préciosité. Les modèles de Sophie/Julie ne sont-ils pas des colosses aux pieds d'argile, femmes parfaites, inimitables ? Comment tracer un chemin de vie en adéquation avec des aspirations aussi bien intellectuelles, maternelles que conjugales ?

La nouveauté de l'aspect de notre recherche, étudiant deux femmes auteurs de manière groupée, part du constat que les recherches sur les femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle existent<sup>19</sup>, et les étudient individuellement le plus souvent, sans intention de généralisation susceptible d'établir une carte des désirs féminins de l'époque. Les femmes, en tant que telles, sont très présentes dans l'histoire culturelle. S'il est admis que les femmes, au moins jusqu'au premier XIX<sup>e</sup> siècle, ont toujours été le centre des romans, il est en revanche plus difficile d'admettre qu'elles aient pu en être les créatrices. En outre, le XIX<sup>e</sup> siècle choisira consciemment d'éliminer la femme comme pôle identificatoire du roman, à mesure que l'écrivain masculin s'imposera comme *le* romancier par excellence. Nous voilà revenus à l'idée que la femme est la poésie (objet), et non le poète (sujet). C'est cette nuance qui importe ; selon qu'elles se désignent comme objets ou sujets, les femmes ont un point de vue différent sur leur rôle. Il ne s'agit donc pas ici de considérer la femme *selon* Rousseau, mais de confronter la lecture de cette image rousseauiste de la femme (ou fantasme) à celle de ces femmes auteurs. Notre travail espère offrir un aperçu novateur sur la réception de Rousseau, grand pourvoyeur d'idéal féminin, à partir des discours de M<sup>mes</sup> de Genlis et Charrière.

Dans une société traversée par la Révolution, M<sup>mes</sup> de Charrière et Genlis proposent une voie médiane entre les valeurs d'une noblesse émigrée et celles d'une

19. M.-E. PLAGNOL-DIÉVAL a consacré un ouvrage de référence à M<sup>me</sup> de Genlis : *Madame de Genlis et le Théâtre d'éducation au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, Voltaire Foundation, Oxford, vol. 350, 1997. Son dernier biographe est G. de BROGLIE, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, 2001. Des colloques ont été consacrés aux auteurs, parmi lesquels : *Madame de Genlis, Littérature et éducation*, sous la direction de F. BESSIRE et M. REID, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008 ; et *Une Européenne à Neuchâtel : Isabelle de Charrière en son siècle*, éd. D. JAKUBEC & J.-D. CANDAU, Neuchâtel, Attinger, 1994. Un colloque a exploré les liens entre Charrière et Rousseau : « Jean-Jacques Rousseau/Isabelle de Charrière – Regards croisés », Neuchâtel, 20-22 août 2012. Colloque international organisé par l'Association Jean-Jacques Rousseau Neuchâtel et l'Association suisse Isabelle de Charrière, en collaboration avec l'université de Neuchâtel. Enfin, signalons l'ouvrage de M. Reid, portant à la fois sur la réception et la production d'écrits de femmes, du XVIII<sup>e</sup> au premier XX<sup>e</sup> : M. REID, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

société changeant rapidement. Elles s'attaquent autant au conformisme des émigrés aristocrates fanatisés qu'à la toute-puissance d'un modèle féminin sclérosant. Cette voie médiane se construit en référence à la figure de Rousseau : refusant comme lui les partis extrêmes, elles adoptent une démarche originale, qui implique également la remise en question de son enseignement sur les femmes. En décrivant un idéal à atteindre dans une société nouvelle pour les émigrés, elles ouvrent virtuellement la porte à une valorisation du rôle de la femme. Nous verrons également comment ces femmes ont structuré leurs activités de romancières, et comment elles l'ont transmis à d'autres.